

le campement fut complètement abandonné par tous les retardataires. La même opération fut répétée aux vieilles casernes. La traversée de la ville s'effectua au milieu de la population accourue. Seuls, les officiers, les flics et les gendarmes s'étaient terrés. Beaucoup de civils accompagnaient les soldats ; quelques-uns s'étaient même armés de fusils. Le désordre était complet ; tous les soldats étaient mélangés et personne ne se reconnaissait la nuit. Dans ce désordre, les clairons et tambours, qui avaient la facilité de se grouper, étaient les véritables chefs. Avec leurs instruments, ils sonnaient des commandements qui étaient à peu près suivis par la masse, autant que le permettaient leur diversité et leur contradiction.

Hors de la ville, la tête de la colonne s'arrête sur un pont. Le caporal qui avait conseillé de prendre des cartouches, monte sur le parapet et demande à la colonne de s'arrêter pour attendre les retardataires et permettre le groupement. Il prie les camarades de cesser de tirer et de conserver leurs munitions pour des besoins plus utiles. En quelques mots, il leur dit que s'ils ne doivent pas se livrer à des provocations inutiles, ils doivent se tenir prêts à se défendre et défendre au besoin la population.

Il remercie les civils de bonne volonté qui ont aidé les soldats à commencer ce mouvement et veulent bien leur continuer leur concours. Enfin, il demande aux soldats de se grouper par compagnie pour se reconnaître et se sentir les coudes et propose de nommer un comité composé de deux hommes choisis dans chaque compagnie pour examiner la situation et prendre une décision à toute éventualité. Il demande qu'on apporte d'autres propositions. Un soldat propose par l'intermédiaire du caporal de former une arrière-garde d'hommes énergiques qui empêcheront toute désertion. Le silence était devenu absolu. Il était minuit et demi. La fin de la harangue du caporal fut accueillie par des applaudissements qui détonnaient étrangement dans ces circonstances.

Des groupes de retardataires s'étaient joints à la masse. On se remet en marche en se triant. Les compagnies partent dans l'ordre en laissant entre elles un intervalle pour mieux faciliter le groupement. Des hommes dévoués se mettent à l'arrière-garde comme cela avait été proposé. A ce moment, on était environ 1.000 et l'ordre était presque parfait. L'on marchait en causant avec animation dans la nuit noire. Vers une heure du matin, à quelques centaines de mètres de Vias, la « clique » se remet à sonner.

Quelques habitants, ayant eu vent de ce qui se passait à Agde, ne s'étaient pas couchés. Au bruit des tambours et des clairons, ceux qui étaient couchés se levèrent et en un clin d'œil la population fut massée sur la route, au milieu du village où le régiment venait de s'arrêter. On offrit à boire et à manger aux soldats, qui reçurent aussi de chaudes félicitations et des encouragements. Des civils se joignirent à eux et les accompagnèrent jusqu'à Béziers.

On était arrivé à Vias en ordre, on en partit dans le plus grand désordre. Les plus impatients ne firent qu'une courte halte ; d'autres la firent beaucoup plus longue. Le départ eut lieu par petits groupes ou individuellement.